

La phobie scolaire explose. De plus en plus d'adolescents développent une peur irrationnelle qui les empêche, physiquement, de passer la porte de leur collège et de suivre leurs cours. Pourquoi? Et comment en guérir?

Je veux plus aller à l'école !

Is ne se plaignent de rien, vaquent à leur vie d'enfant sans trop d'à-coups, puis un beau matin, l'angoisse les terrasse. Ce jour-là, au petit déjeuner, Félix, 12 ans, se plaint de maux de ventre. « *J. ne veux pas aller en classe.* » Il a le visage blanc, paralyse par la panique. Quand sa mère insiste, il vomit sur ses chaussures. « *J'ai eu peur, je lui ai dit qu'il resterait à la maison.* », raconte-t-elle. A Sarreguemines, où ils habitent, les parents consultent successivement le psychologue, puis le médecin, enfin le psychiatre. Après des tâtonnements, le diagnostic tombe : Félix souffre de phobie scolaire.

Une peur paralysante, insoutenable, qui n'a rien à voir avec la mauvaise volonté. De plus en plus fréquente, disent les spécialistes. Elle saisit l'adolescent à la seule idée d'entrer dans l'école. « *1% des élèves sont victimes de phobie scolaire.* » constate Jeanne-Marie Urcun, le médecin conseiller technique à l'Education nationale. *L'adolescent veut aller en classe, mais il ne peut plus.* »

Face à lui, les parents sont désarmés. Rien ne les a préparés à gérer cet effondrement. Ils ne savent plus quoi faire de ce garçon ou de cette fille qui n'arrive parfois plus à franchir le seuil de sa chambre, qui traîne devant l'ordi, qui se délabre en direct.

CHIFFRES

- 1% des enfants d'âge scolaire souffrent de phobie scolaire.
- Après traitement
- 50 à 60% des enfants retournent à l'école ;
- 30% sont accueillis en internats spécialisés ou étudient par correspondance ;
- 10% ne guérissent pas.

« *Le plus difficile a été l'incompréhension de l'administration, des profs* », dit Fanny, kinésithérapeute dans les Côtes-d'Armor. La phobie de sa fille Marion, 17 ans, s'est déclarée en janvier 2008. Elle était en troisième. « *La psychologue scolaire me disait qu'il fallait forcer Marion à retourner en classe. Mais c'était impossible ! Elle menaçait de sauter par la fenêtre !* », raconte sa mère. L'année suivante, sur les conseils du médecin scolaire, la mère de Marion la fait redoubler en internat. Une ca-

tastrophe. Marion tient un trimestre. « *Ses absences n'étaient pas acceptées. En janvier 2009, elle a été renvoyée. Je ne savais plus à qui m'adresser* », dit sa mère. L'institution patine. On voit des enfants traités de « *simulateur* », ou de « *malade imaginaire* ». Les professeurs n'imaginent pas la violence de leurs symptômes, qui s'expriment souvent à la maison : l'enfant qui se colle au mur de la cuisine pour qu'on ne l'attrape pas ou sa prostration, enroulé comme une feuille morte sur son lit. Quand ils craquent à l'école, c'est un cauchemar. « *J'ai fait une crise de panique pendant un contrôle de maths*, raconte Julie, 15 ans. *C'était un tout. Les gens à côté de moi étaient un peu moqueurs... D'un coup, j'ai ressenti un vertige, les mains qui tremblent, l'impression d'avoir la fièvre. Je ne pouvais plus respirer.* » Le soir, elle déclarait à sa mère qu'elle ne remettrait plus les pieds au lycée. « *J'avais trop peur que ça recommence.* »

Alors les parents se débrouillent. Entre les rendez-vous chez le psy, les vains efforts pour ramener l'adolescent à l'école, un coup ça va, un coup ça craque, et les études par correspondance, au Cned... « *Encore faut-il que l'inspection académique accepte de les valider !* », s'exclame une mère qui n'a pas obtenu le droit de scolariser son enfant à domicile.



LES PROFESSEURS N'IMAGINENT PAS LA VIOLENCE DES SYMPTÔMES DES ÉLÈVES, QUI S'EXPRIMENT SOUVENT À LA MAISON.

Pour ces jeunes, un détail peut avoir tout fait basculer. « *Ça peut surgir brutalement, après le mot blessant d'un copain, une dispute avec un prof, un examen raté...* », explique-t-on à l'École des Parents et des Educateurs, une plate-forme nationale d'écoute téléphonique (1). Pour Marie, 16 ans, c'était en cours d'histoire. Son ventre gargouillait et son voisin s'est moqué d'elle. Une peccadille? Ces enfants sont tellement à bout qu'il suffit d'une pichenette pour qu'ils s'effondrent. D'autres traînent leur mal-être discrètement, s'enfoncent et, un beau matin, canent.

Que se passe-t-il dans leur tête? De quels subtils engrenages psychiques cette angoisse est-elle l'expression? Une chose est sûre, tous les milieux sont touchés. Et même si on rencontre des enfants de plus en plus jeunes, au

CP ou en sixième, « *cela apparaît surtout à l'adolescence, qui réactive des fragilités anciennes* », affirme Nicole Catheline, pédopsychiatre à Mosaïques, une structure de soins pour adolescents rattachée à l'hôpital Henri-Laborie de Poitiers. Plutôt que « *phobie scolaire* », elle parle de « *refus scolaire anxieux* ». Plus neutre.

L'école accusée

Et elle accuse d'abord l'école. Le tiers de ses malades sont des élèves en échec scolaire, que l'institution n'a pas repérés, et qui s'écroulent à un moment donné. « *Ils arrivent en cinquième avec un niveau de CE2, ils se sentent bousculés, ils ont un sentiment de détresse*, dit-elle. *Le nombre de ces malades explose.* » On pense à Samia, 14 ans, croisée à Grenoble.

Une belle gamine au visage de chat, à la moue boudeuse. En quatrième, elle saut à peine lire. « *Elle sort d'un séjour de deux mois à l'hôpital, après une dépression majeure* », explique Elisabeth Gautier-Jalaguier, la psychiatre qui la suit.

L'école coupable d'indifférence? Trop rigide, trop élitiste, trop axée sur les matières intellectuelles au mépris des autres. « *Depuis les années 1970 et la démocratisation, le collège et le lycée accueillent tous les adolescents. Mais le système ne s'est pas adapté à ce nouveau public*, reconnaît Jean-Louis Coppéré, le proviseur du lycée Champollion à Grenoble, un des établissements pilotes pour l'accueil des adolescents malades du système. *Il ne leur a pas donné les clés pour réussir. Les études sont restées telles qu'elles étaient,* »